

— **S**oyez un chou de me passer le poivre, voulez-vous ?

Distraite, j’obtempérai à l’injonction de lady Hardcastle. Nous étions vendredi matin et lisions chacune un journal. Où que nous nous soyons trouvées dans le monde, ma maîtresse aimait s’adonner à la lecture du *Times* ainsi que d’un journal plus local. Lorsque nous nous étions installées à Littleton Cotterell, il y avait près de deux ans, elle avait choisi le *Bristol News* comme source de potins régionaux. Il existait un journal encore plus local, publié dans le bourg de Chipping Bevington, mais elle préférait lire les nouvelles de la grande ville de notre contrée. Le *Bristol News* paraissait deux fois la semaine, le mardi et le vendredi, et constituait toujours son premier choix quand il y avait deux journaux sur la table du petit déjeuner.

— Se passe-t-il quelque chose de palpitant à Bristol ? voulus-je savoir.

— Ni plus ni moins qu’à l’habitude, répondit-elle. Un permis de construire accordé à un nouveau local commercial sur... (Elle marqua une pause, le temps de parcourir l’article en diagonale.) Thomas Street. Un vibrant appel du rédacteur chargé des sports à ce que l’on débarque le président de Bristol City après la défaite de l’équipe deux à

zéro face à Sheffield Wednesday samedi dernier. L'annonce de l'arrivée d'une cargaison d'or à Avonmouth, en provenance du Chili, figurez-vous. Et un incendie criminel dans une boutique de... oh, Thomas Street encore. Un mort. Et la police a arrêté la responsable, une femme.

— Vous feriez un bien piètre rédacteur en chef, commentai-je. Vous auriez dû m'appâter avec : « Incendie criminel : une femme arrêtée ».

— Dans ce cas, vous feriez bien de contacter le journal et d'annoncer au rédacteur en chef qu'il est mauvais aussi. Car il a commencé par les élections générales. Encore.

— Ce n'est pas souvent que l'on entend parler d'une femme incendiaire, après tout. C'est de loin l'histoire la plus intrigante.

— Il se trouve que celle-ci est une suffragette, reprit-elle, relisant l'article.

— Raison de plus pour en faire l'article principal, insistai-je. Le *Bristol News* n'a jamais fait mystère du mépris que lui inspirait ne serait-ce que l'obtention du droit de vote pour les femmes, alors que les femmes osent faire campagne dans ce but...

— Eh bien non, il a préféré un reportage sur les remarques faites par sir Howell Davis lors d'une réunion du Parti libéral à Bedminster.

— Pfff.

— Pfff, en effet. (Elle passa en revue le contenu de son assiette de petit déjeuner, soulevant le bord de son œuf au plat pour voir ce qui pouvait bien être caché en dessous.) Nous n'avons plus de haggis ?

— Nous l'avons terminé mardi, lors de notre fête impromptue pour Burns Night, répondis-je.

— Quel dommage ! Ça avait été un bonus inattendu de notre voyage. Nous aurions dû en acheter davantage.

Peu avant Noël, nous avons fait une excursion en Écosse, où nous avons assisté au mariage du frère de lady Hardcastle, Harry, à lady Lavinia Codrington, sœur du comte de Riddlethorpe. Ils s'étaient enfuis pour Gretna Green afin d'échapper aux chamailleries incessantes qui opposaient les diverses branches de la famille de la dame pour l'organisation du dîner de noces. À l'issue d'une cérémonie tenue dans la boutique d'un forgeron, nous avons souhaité à l'heureux couple tout le bonheur du monde, avant de poursuivre notre route pour Édimbourg, où nous avons fait l'acquisition d'une petite quantité de haggis après en avoir goûté à l'excellent restaurant de l'hôtel.

— Ils imposent une limite stricte de la quantité autorisée à quitter le pays, expliquai-je. Les Écossais sont très protecteurs vis-à-vis de leur haggis.

— C'est bien compréhensible. Ce sont des animaux fort rares et impossibles à attraper.

— Pas si vous connaissez leurs us, nuancai-je. Ils vivent sur le flanc des collines et leurs pattes gauches sont plus courtes que les droites, pour les empêcher de tomber. Évolution fort intelligente, une bonne adaptation, qui leur impose par ailleurs de devoir toujours se tenir dans le même sens et de ne courir que dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

— Ce qui les rend plus faciles à capturer ?

— Exactement, confirmai-je.

— On en apprend tous les jours. Quels sont vos projets ce jour, minuscule servante ?

— Encore une fois, il semble que j'aie du raccommodage à faire. Votre robe verte... commençai-je.

— Ah oui, désolée. J'ai trébuché dans l'orangerie et elle s'est attrapée à un clou.

Lady Hardcastle oscillait entre passe-temps et centres d'intérêt, mais sa passion durable allait à la confection

d'« images animées » dans le studio qu'elle s'était construit au sein de ce qui avait été une orangerie à l'origine.

— Si vous acceptiez que je fasse un peu de rangement là-dedans...

— J'ai un système, ma chère. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

— C'est ce que vous ne cessez de répéter. Seulement la « place » pour chaque chose, apparemment, c'est toujours par terre.

— Ce n'est qu'une toute petite déchirure, éluda-t-elle. Cela ne vous prendra pas longtemps. Et ensuite ?

— Après cela, je me trouve face à un vide inhabituel dans mon labeur autrement incessant. Avec Edna et Miss Jones qui effectuent encore des heures en sus, j'ai beaucoup moins de tâches sur les bras. Je pensais peut-être lire.

— Miss Jones a-t-elle prévu le déjeuner ?

— Je ne pense pas. Qu'est-ce qui vous ferait envie ? Elle peut concocter à peu près n'importe quoi, j'en suis sûre.

— Pourquoi ne pas lui accorder un peu de lest et aller déjeuner au Dog and Duck ?

— Si vous voulez. Même si je ne suis pas certaine qu'aucun des sandwiches mastoc du Vieux Joe puisse concurrencer ne serait-ce que la moins ambitieuse des créations prandiales de Miss Jones.

— Il se pourrait qu'il ait de la tourte. Or il prend ses tourtes chez Holman.

— Ah oui ! D'accord, vous m'avez convaincue. Midi au pied de l'escalier ?

— Je vous y retrouve, acquiesça-t-elle.

Comme promis, j'attendais dans le vestibule, en manteau et chapeau à midi précis. Ou du moins « midi » selon la pendule du hall, dont je commençais à douter de la précision. En plus d'une tendance à avancer ou retarder

en fonction de ses humeurs, elle s'était aussi mis en tête de sonner le quart, proche du quart, mais jamais précisément dessus, et à des heures aléatoires. Comme je me l'étais prédit en mon for intérieur, lady Hardcastle était en retard, même en tenant compte des caprices de l'appareil d'horlogerie de plus en plus excentrique. Je ramassai le courrier sur la tablette du vestibule et le feuilletai pour passer le temps.

Je reconnus l'écriture et le cachet de la poste sur les lettres de deux correspondants réguliers de ma maîtresse. L'une était la femme d'un diplomate qu'elle avait rencontrée dans les années 1890 et avec qui elle entretenait une correspondance assidue sur des sujets aussi divers que la broderie, le tricot, la peinture, l'électronique, la chimie et la « théorie de la relativité » de M. Einstein. L'autre était une célèbre pianiste de concert aux idées passionnées sur la musique moderne... et le jardinage. J'étais certaine que lady Hardcastle serait ravie de recevoir les deux missives.

Il y avait aussi deux factures, dont une de notre marchand de vin et donc assurément d'une somme astronomique.

La dernière lettre était des plus intrigantes, avec son enveloppe en papier épais et sans aucun doute luxueux. L'adresse avait été tracée dans une écriture féminine élégante, quoique légèrement enfantine. Elle était timbrée de Bristol. Je la posai en haut de la pile, afin que ma patronne la repère en premier et, peut-être, satisfasse plus vite ma curiosité.

Avec dix minutes de retard seulement, elle finit par surgir comme une explosion de la porte de la cuisine.

— Désolée pour mon retard, ma chère, me dit-elle. Les choses m'ont quelque peu échappé.

— Ou vous leur avez échappé, plutôt, corrigeai-je. Diable, de quoi êtes-vous couverte ?

— De terre savonneuse, pour la majeure partie. Même si, là, je crois que ce peut être du café, ajouta-t-elle en désignant une tache à son épaule. Heureusement que j’ai enfilé une combinaison, hein ?

— Une chance, en effet.

— Accordez-moi dix minutes pour me laver le visage et enfiler une robe propre, et je vous rejoins.

— Très bien, madame.

— Oooh, du courrier ! lança-t-elle, avisant la petite pile sur la tablette. Il arrive de plus en plus tard depuis Noël. Quelque chose pour moi ?

Je fronçai les sourcils.

— Tout est pour vous, répondis-je. Comme toujours.

— Bien, bien. Passez donc. Je vais y jeter un rapide coup d’œil avant de monter.

Elle feuilleta la petite pile. Avec plaisir, je constatai qu’elle se montrait intriguée par la première lettre, tout comme moi.

— Hum, de qui cela peut-il bien venir ? Je me demande...

Elle sortit un canif de la poche de sa salopette et s’en servit pour couper l’enveloppe. Puis elle s’engagea dans l’escalier en lisant la lettre.

— Ne vous inquiétez pas, criai-je. Je vous attends ici.

— Très bien, ma chère, répondit-elle, sans cesser de lire. Je ne serai pas longue.

Je peux lui accorder au moins cela, elle ne fut en effet pas longue et quand elle revint – avec sa robe boutonnée de travers et ses cheveux comme s’ils avaient été coiffés par un très jeune enfant –, elle relisait la lettre.

— Votre apparence est enchanteresse, commentai-je.

— Oh, rien ne veut aller droit aujourd’hui, on dirait. Si vous pouviez me donner un coup de main pour régler tout cela, je vous en serais éternellement reconnaissante.

J'entrepris de reboutonner sa robe et de réparer sa coiffure.

— Qu'y a-t-il dans cette lettre qui vous a mis dans un tel état de dérive ? m'enquis-je.

— On nous demande d'aider à sauver la vie de quelqu'un, répondit-elle.

— Grand Dieu ! Qui donc ?

— La femme du journal.

— La suffragette qui a mis le feu au magasin ?

— Si je dois en croire ma correspondante, il s'agirait de la suffragette qui n'a pas mis le feu au magasin, nuança-t-elle. Et elle propose un ou deux arguments pour corroborer sa thèse.

— Ce n'est pas encore quelque comique qui aurait lu vos méfaits dans le journal et pense que vous détenez des pouvoirs magiques ?

— C'est peut-être une comique, pour ce que j'en sais, toutefois elle prétend connaître Simeon, je n'imagine donc pas qu'elle puisse nourrir la moindre illusion quant à mes pouvoirs, magiques ou autres. Il l'aurait remise sur le droit chemin en deux temps, trois mouvements.

Le Dr Simeon Gosling était un vieil ami de lady Hardcastle, qui œuvrait désormais en tant que médecin légiste pour la PJ de Bristol.

— Quels sont les arguments que vous trouvez si convaincants ? Qu'est-ce qui la rend aussi certaine de l'innocence de la suffragette ?

— Son nom est Georgina, lady Bickle, et elle se présente comme membre de la WSPU¹ elle-même. Elle répond personnellement de cette femme, Lizzie Worrel, et ajoute que non seulement la WSPU ne se rend pas coupable d'in-

1. La Women's Social and Political Union (Union sociale et politique des femmes), souvent désignée par son sigle WSPU, est une organisation féministe créée en 1903 et dissoute en 1917.

cendies, mais aussi qu'un moratoire est actuellement en vigueur sur tous les actes militants, et ce pour la durée des élections générales.

— Cette information-là était dans le journal. N'aurait-elle pas pu agir de sa propre initiative ?

— Lady Bickle a aussi un argument contre cette hypothèse. Elle dit : « Je connais Lizzie Worrel depuis plus d'une année et je peux tranquillement affirmer que nul n'est plus loyal à la WSPU et à ses objectifs. Il est impensable qu'elle ait pu aller à l'encontre des instructions de Mme Pankhurst et agir de sa propre initiative, d'autant moins que nos chances – c'est-à-dire la possibilité que les hommes de ce pays finissent par élire un gouvernement sympathisant avec notre cause – sont très élevées. » Je ne vois pas comment on peut se montrer plus emphatique.

— Il est vrai que ses arguments semblent irréfutables, convins-je. Et qu'attend-elle de vous ?

— Elle attend de nous – « nous », ma chère, elle vous mentionne par votre nom – que nous prenions les onze heures avec elle demain matin.

— Et dans quel but ?

— Elle souhaite nous offrir un compte rendu complet, dans l'espoir de nous motiver à chercher et trouver le vrai coupable. Du moins est-ce ce qu'elle prétend.

— Et irons-nous ?

— Je ne pense pas que nous puissions refuser, si ? Je vais lui envoyer un câble pendant que nous serons au village pour notre déjeuner. Ensuite, je pensais que nous pourrions prendre la voiture jusqu'à Chipping, histoire de jeter un rapide coup d'œil aux boutiques. Il me faut une ou deux bricoles.

— Mais déjeunons-nous toujours au Dog and Duck ? voulus-je savoir.

— Je vous ai promis de la tourte. Je ne peux pas vous laisser sans tourte.

— Comment se peut-il que vous n'ayez pas de tourte ? demandai-je à la serveuse, mon amie Daisy.

— Calme-toi, répondit-elle en riant. C'est pas comme si on était en panne de cidre.

— Non, je sais bien. Mais j'avais vraiment envie de tourte. Lady Hardcastle m'en avait promis une part.

— Je peux te faire un sandwich au fromage, proposat-elle.

Daisy Spratt était la fille du boucher et ma meilleure amie au village. Seulement, elle me proposait un sandwich à la place d'une tourte. Comme il est aisé de désaimer quelqu'un...

— Et si je filais chez Holman acheter des tourtes ? Nous pourrions les manger ici ?

— Tu pourrais s'il en avait, mon chou. Mais la raison pour laquelle on n'en a pas ici, c'est qu'il en a plus non plus. Et s'il en a pas, c'est parce que not' p'pa a plus de hampe de bœuf. Et s'il a pas de hampe, c'est...

— Parce qu'une chaîne d'événements remonte jusqu'à un fermier affublé d'un mal de dos et qui ne peut plus conduire son troupeau au marché ? suggérai-je.

— J'allais dire que le chariot a perdu une roue et que la livraison est jamais arrivée jusqu'ici, corrigea-t-elle. Deux tournées de sandwiches ?

— Oui, s'il te plaît. Et un cognac pour lady Hardcastle. Je prendrai un verre de limonade au gingembre.

— Ça te ressemble pas de faire abstinence.

— Nous prenons la voiture pour Chipping ensuite. J'aime bien garder l'esprit clair. C'est moi qui serai au volant de la mortelle machine.

— Je l'ai vue, votre auto à moteur, ironisa-t-elle. Les gens ont plus de risques de mourir de rire en te voyant au volant que des effets de quelque... comment qu'ils appellent ça ? « Une collision à grande vitesse » !

— Je te ferai savoir que quand les conditions sont favorables, la Rover peut monter jusqu'à trente-six kilomètres-heure. En descente. Et avec le vent en poupe.

Hilare, elle me tendit les deux verres.

— Vous êtes installées dans l'arrière-salle ?

— Absolument.

— Je vous apporte les sandwiches dès qu'ils sont prêts.

— Merci.

Et je m'apprêtais à regagner notre table dans l'autre salle du bar quand deux jeunes garçons de ferme entrèrent et s'approchèrent de Daisy. Voyant qu'ils arboraient un rictus peu plaisant, je reposai mes verres et attendis de voir... juste au cas où.

— Deux pintes, s'il te plaît, ma belle, lança le premier.

— Et un baiser, quand ce sera prêt, ajouta le second.

— Deux pintes qui coulent, annonça Daisy. Et pour ton baiser, tu peux toujours siffler, Davey Witten. J'suis pas ce genre de fille.

— C'est pas ce qu'on a entendu, la nargua le premier.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que vous avez entendu, au juste ?

— On a entendu que t'as été vue en train d'embrasser Lenny Leadbetter derrière le pavillon du cricket, la semaine dernière.

— Ben dans ce cas, vous avez mal entendu, répliqua-t-elle. J'ai même pas parlé à Lenny Leadbetter depuis avant Noël, alors pour ce qui est de l'embrasser... Qui c'est qui t'a raconté ces sornettes ?

— Tout le monde le dit au village, affirma le second fermier. Allez, rien qu'un petit bisou.

Je m'approchai du bar.

— Tout va bien, Daisy ?

— Impeccable, répondit-elle, malgré une gêne apparente. Je sers juste leur bière à ces deux jeunes et gentils messieurs.

— Et un baiser à chacun, insista le premier fermier. Et un de vot' part en sus, puisque vous êtes là.

Et il tendit la main pour m'attraper, mais je la lui saisis et lui tordis le pouce dans une position pour laquelle ce doigt-là n'est pas conçu. Il glapit.

— Ne faites pas cela, mon cher, lui susurrai-je d'une voix suave. Vous risqueriez de vous blesser. (Je soulignai ma mise en garde par une légère pression supplémentaire sur le pouce à l'envers.) Maintenant, payez donc vos bières et fichez le camp. Et si je vous entends encore calomnier ma copine, je ferai un peu plus que de vous tordre le pouce.

Il me jeta un regard noir, mais eut le bon sens de ne pas insister. J'attendis qu'ils aient embarqué leurs boissons à une table bien à l'écart du bar.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? demandai-je à Daisy.

— J'sais pas trop, mais c'est pas les premiers qui me chantent ça. Y a quelqu'un qui répand des rumeurs sur moi, faut croire.

— Une idée de qui ?

— Pas encore, mais quand je vais l'trouver...

— Tiens-moi au courant, si quelqu'un a besoin d'un petit coup sur la carafe. Je ne laisserai personne salir le nom honnête de ma meilleure copine.

— Merci. Je risque de te prendre au mot. Mais va donc t'asseoir maintenant, je vous apporte les sandwiches.

Je finis par rejoindre lady Hardcastle avec nos verres.

— Vous vous battez dans les pubs, maintenant ? me demanda-t-elle alors que je m'asseyais.

— Juste une paire de gars qui cherchaient des noises à Daisy, répondis-je. Pas de quoi se tracasser.

— Je ne doute pas que vous ayez l'affaire bien en main. Quelle sorte de tourte nous avez-vous commandée ?

Je lui expliquai le problème de la pénurie de tourte et elle poussa un grognement en signe de mécontentement.

— Même moi, j'aurais pu nous préparer un sandwich au fromage, geignit-elle. Enfin, bon, c'est toujours agréable de sortir, allons.

Daisy nous apporta les sandwiches au fromage – plutôt des cale-portes, en fait – quelques minutes plus tard et nous nous y attaquâmes avec appétit tout en discutant de nos projets pour le reste de la journée.

De retour à la maison, nous nous préparâmes en vue de notre voyage jusqu'au bourg voisin de Chipping Bevington. S'équiper pour l'auto s'avérait tout aussi complexe que s'habiller pour le cheval, pour le sport ou pour assister à un bal en société. Un voyage dans la Rover 6, sans capote, tandis qu'elle roulait sur les routes était une aventure même en été et requérait toujours un équipement spécialisé important afin de se protéger des éléments. Dans le froid mordant d'un janvier anglais, cela comprenait un lourd manteau de pluie, un cache-col en laine, des gants robustes, des bottes encore plus robustes, un chapeau fourré et, pour mon éternel amusement, des lunettes.

Quand nous fûmes enfin parées, je m'attelai à la manivelle qui, tournée énergiquement, devait réveiller le petit moteur.

— Il doit bien y avoir un moyen plus simple de parvenir à ce résultat, commentai-je en poussant la lourde manivelle pour un troisième tour.

— Une forme de moteur qui démarrerait le moteur ? suggéra lady Hardcastle. Mais qu'est-ce qui le démarrerait, lui ? Un autre moteur ?

— Je suis bien certaine que l'esprit humain est capable d'inventer un système qui n'oblige pas un individu – géné-

ralement un représentant des masses opprimées, ajouterais-je – à sortir tourner cette fichue manivelle pour lancer le moteur. Pourquoi pas une sorte de ressort ?

— Ou un moteur électrique ?

— Pourvu que ça ne me fasse pas courir le risque de me retrouver avec un dos en capilotade ou un bras cassé, je vote pour !

— Si seulement nous avions le droit de vote, j'ajouterais ma voix à la vôtre, convint ma patronne.

— Vous êtes bien gentille, sauf que cela ne vous procure aucun inconfort, à vous, lançai-je en grimpant sur le siège conducteur pour enclencher la première vitesse. Je ne me rappelle pas la dernière fois où vous avez fait démarrer l'auto.

— Mais je dois écouter vos plaintes à ce sujet chaque fois que nous sortons. Je paierais le double pour tout système qui m'épargnerait pareilles jérémiades.

J'engageai la petite automobile sur la route, non sans marmonner des paroles de mutinerie dans mon cache-col.

Le trajet jusqu'à Chipping (tous les habitants du cru l'appelaient « Chipping », ayant depuis longtemps jugé que « Chipping Bevington » vous mettait trop de syllabes en bouche) fut bref et sans événement notable. Nous ne tardâmes pas à garer l'auto sur High Street, devant l'Empire du bric-à-brac de Pomphrey.

— Pouvons-nous entrer ? demandai-je alors que nous descendions et ôtions gants et lunettes.

— Je m'incline d'admiration devant les merveilles que recèle le magasin de M. Pomphrey, répondit lady Hardcastle. Toutefois nous avons suffisamment de bazar à la maison en l'état actuel des choses. Je pense que nous allons remettre notre visite à un autre jour.

Je jetai un ultime regard à la débauche d'objets en vitrine, admirant – pour la énième fois – la tête d'élan empaillée coiffée d'un casque colonial et fumant le narguilé. *Un jour*, songeai-je.

— Et nous n'achèterons jamais cet original, lança-t-elle par-dessus son épaule en traversant la route vers chez le papetier. Où le mettrions-nous ?

Je m'élançai dans son sillage, un peu déstabilisée par sa capacité apparente à lire dans mes pensées. Voilà qui constituait un développement nouveau et bien dangereux.

Les « bricoles » qu'elle avait mentionnées en passant ne se révélèrent pas aussi insignifiantes que la désinvolture de son ton avait pu me le laisser croire. Au bout de longues minutes au cours desquelles ses échantillons furent scrutés, le papetier eut le plaisir de se voir passer commande d'une considérable quantité, en diverses épaisseurs, de papier à dessin, de papier à aquarelle, de papier à écrire, d'enveloppes et de plusieurs carnets, ainsi que d'un assortiment d'encres et d'aquarelles. Ma maîtresse fut aussi tentée par les nouveaux crayons de couleur « Polychromos » et en commanda deux séries.

De la papeterie, nous passâmes à la mercerie, où elle fit l'acquisition de fourniture pour sa confection de modèles. Après la réception enthousiaste de son premier film d'images animées en fin d'année précédente, elle s'était embarquée dans un nouveau projet. Sur lequel elle se montrait d'une discrétion fort irritante, d'ailleurs, mais dont la production semblait impliquer la confection d'un certain nombre de costumes pour ses personnages modélisés.

J'en profitai pour compléter le panier à raccommode. Évidemment, c'était largement moins palpitant qu'acheter de quoi vêtir ses petits acteurs miniatures, mais vu son attitude pour le moins nonchalante vis-à-vis de ses propres vêtements, cela n'en était pas moins important.

L'expédition en ville fut sauvée par notre dernière visite. Le bas de High Street abritait la librairie Boxwell, dont le propriétaire s'appelait M. Dudley Boxwell. Ses vitrines exposaient les merveilles imaginaires de ce monde et celles qui restaient encore à découvrir. Lady Hardcastle dut finir par me traîner littéralement dehors à la fin, mais pas avant que je ne l'aie persuadée d'acheter une brassée de nouveaux ouvrages.

La plupart des achats de la journée nous seraient livrés au cours des jours à venir, toutefois il nous fallait trouver dans la petite Rover la place de caser plusieurs paquets, de la papeterie et de la mercerie, ainsi que l'impressionnante pile de livres emballés dans du papier kraft. Les paquets moins volumineux rentraient dans le coffre couvert derrière les sièges, mais nous eûmes beau nous échinier, nous ne réussîmes pas à coincer les livres dans cet espace trop exigü.

— Il faut vraiment que je demande à Fishy de nous concevoir une auto plus commode, constata ma patronne en calant les livres sous ses jambes, ce qui l'obligeait à serrer les pieds de manière très inconfortable dans l'espace dévolu à leur repos.

— Vous l'avez déjà promis pendant la nuit des Feux de joie, lui rappelai-je. Quelque chose qui comprendrait une cabine fermée et un moteur plus puissant. Et pourtant...

— Je sais, je sais. Je vais lui écrire. Mais pour le moment, à la maison et sans tarder. Ne traînez pas non plus, ma position est des plus inconfortables.

Alors je pris la route de la maison.

Pendant que Miss Jones mettait la dernière touche au dîner, je m'occupai du reprisage. Ensuite de quoi, une fois les deux domestiques renvoyées chez elles, lady Hardcastle

et moi dégustâmes un dîner paisible, avant une soirée devant le feu avec nos nouveaux livres.

Pour une raison qui m'échappait, lady Hardcastle se passionnait depuis peu pour le philosophe français Henri Bergson, dont elle avait acheté trois des œuvres, dont *Le Rire. Essai sur la signification du comique*. Décidée à ne pas m'en laisser conter, j'avais pris *La Psychopathologie de la vie quotidienne* de Sigmund Freud. Je n'étais pas absolument certaine de l'apprécier beaucoup, mais il faut bien se tenir au courant des idées modernes.

En guise de lecture légère, j'avais choisi *La Sphère et la Croix*, le dernier roman de G. K. Chesterton, et quelque chose d'un auteur dont je n'avais jamais entendu parler auparavant : P. G. Wodehouse. Le titre était *Mike* et M. Boxwell, de la librairie, me l'avait personnellement recommandé.

— C'est terriblement amusant, m'avait-il assuré. Je suis certain que vous allez adorer.

Lady Hardcastle, de son côté, avait opté pour une expérience moins risquée en s'en tenant à G. K. Chesterton et à H. G. Wells. L'œuvre du second était un roman intitulé *Anne Véronique*, dont le sujet était opportun, puisqu'il traitait du mouvement des suffragettes. Je pris note mentalement de le lire moi aussi, quand elle l'aurait terminé.

— Avez-vous repensé à cette affaire d'incendie criminel ? m'enquis-je en arrivant à la fin d'un chapitre.

Lady Hardcastle posa son livre, ôta ses lunettes de lecture et contempla le feu quelques instants, avant de répondre.

— Je n'en sais pas plus que vous sur cette affaire. Si les faits rapportés dans le journal sont exacts, alors il me semble que c'est clair et net. Les suffragettes ne reculent jamais devant leurs actes et en endossent volontiers la responsabilité : après tout, elles comptent sur le tohu-bohu qui en résulte pour attirer l'attention sur les idées qu'elles

défendent. Et puis, les articles sur leur cause, que l'on a retrouvés éparpillés sur la scène du crime, cela aussi correspond à leur *modus operandi*. S'il n'y avait pas ces incohérences et la lettre de lady Bickle, je n'y accorderais pas plus d'attention.

— Non, en effet, cela ne colle pas.

— Pas du tout. Je ne sais pas grand-chose sur Emmeline Pankhurst, si ce n'est ce que j'en ai lu dans les journaux, mais j'ai l'impression qu'elle mène la barque de main de maître. Je n' imagine pas ses disciples lui désobéir ainsi, tout en clamant qu'elles agissent au nom de l'organisation.

— Et puis, elles ont toujours fait très attention à ne blesser personne.

— Très attention, en effet. Il semble primordial à leurs yeux d'être les seules à souffrir, de préférence par la main des autorités. Elles ont cela en commun, donc même une dissidente aurait pris soin de s'assurer que le bâtiment était vide avant d'y mettre le feu. Et lady Bickle insiste : cette Lily Wardle...

— Lizzie Worrel, la corrigeai-je.

— Lizzie Worrel, oui. Que disais-je ? Ah oui. Cette Leonora...

— À moins que vous ne souffriez de l'une des pathologies décrites par le Dr Freud et qui vous pousse à oublier quelque événement traumatique, je pense que vous le faites exprès. N'attendez pas que je me laisse prendre.

— Rabat-joie. Il n'empêche que lady Buckel... (Elle marqua une pause, attendant une réaction de ma part, mais je me contentai de hausser les sourcils en la fixant des yeux.) Lady Bickle, reprit-elle, n'en démord pas. Selon elle, Worrel est innocente.

— Les amis, collègues et connaissances d'un accusé s'accordent généralement sur le sujet de son innocence, arguai-je. Souvent même face à la preuve incontournable

du contraire. Personne ne veut croire que son camarade est un méchant.

— Vrai, vrai, admit-elle. Nous irons donc à notre rendez-vous demain, les yeux et l'esprit grands ouverts. Mais pour l'heure, je suis fatiguée de lire. À mon avis, ce sont nos bouches qui devraient être grandes ouvertes sur un brandy et quelques chansons. Allez chercher la bibine et je nous dégote quelque mélodie pleine de gaieté à chanter avant d'aller dormir.